

Ma pairesse

ITALO SVEVO

Ma paresse

Traduit de l'italien par
THIERRY GILLYBŒUF



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2014

TITRE ORIGINAL

Il mio ozio

Il mio ozio a paru pour la première fois dans *Racconti, Saggi, Pagine sparse*, tome III de l'*Opera Omnia*, sous la direction de B. Maier, Milan, Dall'Oglio, 1968.

© Imagebroker / Leemage, pour la photographie.

© Éditions Allia, Paris, 2010, 2014, pour la traduction française.

ON ne peut chercher le présent sur un calendrier ou sur une horloge, que l'on ne consulte que pour déterminer sa relation au passé ou pour s'approcher du futur avec la conscience plus ou moins claire. Moi, les choses et les personnes qui m'entourent : nous sommes le véritable présent.

Mon présent se compose lui-même de différents temps. Il y a un premier présent extrêmement long : le retrait des affaires. Il dure depuis huit années. Une inertie émouvante. Et puis il y a des événements très importants qui le fractionnent. Le mariage de ma fille, par exemple, est un événement bel et bien passé qui s'insère dans un autre long présent, interrompu – ou peut-être renouvelé voire corrigé – par la mort de son époux. La naissance de mon petit-fils Umberto est elle aussi très éloignée dans le temps parce qu'en ce qui concerne Umberto, le vrai présent est désormais l'affection que je lui porte, qu'il a

conquise sans le savoir et qu'il estime lui être due de naissance. Mais cette âme minuscule croit-elle à quelque chose en général ? Son présent, et le mien par ricochet, est justement son petit pas assuré, interrompu par des peurs douloureuses que vient guérir la compagnie des poupées à défaut de l'assistance de sa mère ou de la mienne – autrement dit celle de son grand-père. Mon présent, c'est aussi Augusta, telle qu'elle est aujourd'hui, la pauvre, avec ses animaux – chiens, chats et oiseaux – et son éternelle indisposition dont elle ne guérit pas faute d'y apporter l'énergie nécessaire. Elle fait le peu que lui prescrit le docteur Raulli et ne veut écouter personne : ni moi qui, au prix d'un effort surhumain, ai su vaincre le même penchant – la décompensation du cœur – ni Carlo, notre neveu (le fils de Guido), tout frais émoulu de l'Université et qui, partant, est au courant des médications les plus modernes.

Une bonne partie de mon présent, c'est indéniable, puise dans la pharmacie. Ce présent-là a commencé à une époque que

je serais incapable de préciser, mais il a été à chaque instant scandé par les médicaments et les concepts nouveaux. Où est-il le temps où je croyais avoir pourvu à tous les besoins de mon organisme en ingérant chaque soir une bonne dose de poudre de réglisse ou l'un de ces simples bromures en poudre ou en solution ? Désormais, grâce à Carlo, j'ai à ma disposition tout un tas d'autres moyens pour lutter contre la maladie. Carlo me dit tout ce qu'il sait ; quant à moi, je me garde de lui dire tout ce que j'imagine parce que j'ai peur qu'il ne soit pas d'accord avec moi et que ses objections n'ébranlent l'édifice que j'ai eu tant de mal à trouver et qui m'assure une tranquillité et une sécurité que les personnes de mon âge ne connaissent pas d'ordinaire. Un véritable château ! Carlo croit que je m'empresse de dire amen à chacune de ses suggestions parce que j'ai confiance en lui. Tu parles ! Je sais qu'il connaît beaucoup de choses, que je cherche à les apprendre et à les mettre en pratique, mais avec mesure. Mes

artères sont dérangées, il n'est pas question d'en douter. L'été dernier, je suis monté à une pression sanguine de 240 mm. J'ignore si c'est lié ou non, mais j'ai connu une période de profond abattement. Ça s'est terminé par un traitement à base d'iodure à fortes doses et d'un autre spécifique dont je ne me rappelle pas le nom, qui ont ramené la pression à 160, niveau auquel elle s'est maintenue depuis... Je me suis arrêté d'écrire quelques instants pour aller la prendre avec l'appareil que j'ai toujours prêt sur ma table. Elle est pile de 160 ! Auparavant, je vivais toujours sous la menace d'une attaque d'apoplexie que j'avais vraiment l'impression de sentir arriver. La proximité de la mort ne me rendait pas franchement meilleur, parce que j'en voulais à tous ces gens en bonne santé qui ne vivent pas sous cette menace et qui se plaignent, s'apitoient et s'amusent.

Sur les conseils de Carlo, j'ai aussi soigné des organes qui n'avaient absolument pas appelé à l'aide. Mais on comprendra que

mes organes puissent se sentir fatigués après toutes ces années de labeur et qu'ils apprécient ce coup de main. Je leur envoie des secours qu'ils n'ont pas réclamés. Combien de fois, quand la maladie se déclare, le médecin soupire : J'ai été appelé trop tard ! Raison pour laquelle il vaut mieux prévenir que guérir. Je ne puis entreprendre de soins pour le foie alors que rien ne laisse penser qu'il soit malade, mais je ne puis tout de même pas m'exposer à finir comme le fils d'un de mes amis qui, à 32 ans, en pleine santé, est devenu un beau jour aussi jaune qu'un melon d'eau, victime d'un violent ictère, et en est mort quarante heures plus tard. "Il n'avait jamais été malade, me disait son pauvre père, c'était un colosse et il a fallu qu'il meure !" Nombre de colosses finissent mal. Je l'ai remarqué et je suis bien content de ne pas en être un. Mais la prudence est une bonne chose et, tous les lundis, je fais cadeau à mon foie d'une pilule qui le protège contre les graves maladies imprévisibles, du moins jusqu'au lundi suivant. Je surveille

mes reins grâce à des analyses périodiques et, jusqu'à présent, rien ne laisse apparaître qu'ils soient malades. Mais je sais qu'ils peuvent avoir besoin d'aide. Le régime exclusivement lacté du mardi me garantit la sécurité pour le reste de la semaine. Ce serait un comble que les autres, qui ne pensent jamais à leurs reins, jouissent d'un bon fonctionnement alors que moi, qui leur fais chaque semaine un sacrifice, je pourrais être récompensé par une attaque comme celle qui a frappé le malheureux Copley.

Il y a environ cinq ans, j'ai souffert d'une bronchite chronique qui m'empêchait de dormir et m'obligeait parfois à sauter du lit et à rester assis, chaque nuit, plusieurs heures durant, dans un fauteuil. Le docteur n'a pas voulu me le dire, mais il s'agissait sans aucun doute d'une faiblesse cardiaque. Raulli m'a alors prescrit d'arrêter de fumer, de maigrir et de manger peu de viande. Étant donné qu'il m'était difficile d'arrêter de fumer, j'ai essayé de compléter cette ordonnance en renonçant totalement à la viande rouge.

Maigrir non plus n'était pas facile. Je pesais alors quatre-vingt-quatorze kilogrammes tout rond. En l'espace de trois ans, je suis parvenu à perdre deux kilos, ce qui signifie que pour atteindre le poids voulu par Raulli, il m'aurait encore fallu dix-huit années supplémentaires. Mais c'est assez difficile de peu manger quand on doit se passer de viande.

Je dois avouer ici que c'est à Carlo que je devais d'avoir maigri. Ce fut l'un de ses premiers succès thérapeutiques. Il me proposa de sauter un de mes trois repas quotidiens et je suis parvenu à sacrifier le dîner que nous autres, Triestins, prenons à huit heures du soir, à la différence des autres Italiens qui soupent à sept heures. Chaque jour, je jeûne sans interruption pendant dix-huit heures d'affilée.

Toujours est-il que je me suis mis à mieux dormir. J'ai aussitôt senti que mon cœur, qui n'avait plus besoin de s'occuper de la digestion, pouvait consacrer chacun de ses battements à irriguer les veines, à expulser les

déchets organiques et, surtout, à alimenter les poumons. Moi qui avais déjà connu l'horrible insomnie, l'intense agitation de celui qui court après la paix sans y parvenir, j'appréciais de rester là, inerte, à attendre sereinement la chaleur et le sommeil, qui se déroulait de tout son long, véritable parenthèse dans la vie harassante. Le sommeil qui suit un somptueux repas est très différent : dans ce cas-là, le cœur ne se consacre qu'à la digestion et s'exonère de tous les autres soins.

Il s'avéra ainsi que j'étais mieux fait pour m'abstenir que pour me modérer. Il m'était plus facile de ne pas dîner que de limiter ma nourriture au déjeuner et le matin. Au moins là, il n'était plus question de limitations. Deux fois par jour, je pouvais manger autant que je voulais. Ce n'était pas nocif puisque suivaient dix-huit heures d'auto-phagie. Dans un premier temps, le repas à base de pâtes et de légumes était complété par quelques œufs. Par la suite, je les ai supprimés eux aussi, non pour obéir à Raulli

ou à Carlo, mais pour me conformer aux conseils prodigués par un philosophe, Herbert Spencer ¹, qui a découvert une loi selon laquelle les organes qui – par suralimentation – se développent trop vite, sont moins robustes que ceux qui prennent davantage de temps pour croître. Cela concernait des enfants, bien entendu, mais je suis convaincu que le métabolisme est aussi une forme de développement et qu'un enfant de soixante-dix ans est bien avisé d'affamer ses organes plutôt que de les suralimenter. En outre, Carlo fut tout à fait d'accord avec mon théorème, même s'il lui arrivait de vouloir faire croire que c'était lui qui l'avait inventé.

Dans cet effort que j'ai fourni pour renoncer au dîner, fumer me fut d'une grande utilité, activité avec laquelle, pour la première fois de ma vie, je me suis réconcilié,

1. Herbert Spencer (1820-1903), philosophe, sociologue et économiste anglais. (Toutes les notes sont du traducteur.)